

et dans la *slretla* du finale on retrouve déjà cette heureuse disposition des voix, cette manière élégante et facile de tes grouper et d'en accroître progressivement la sonorité qui est un des mérites de Donizelli. *Y'Anna Bolena* s'approche de l'épopée musicale. La romance du ténor, le duo des deux rivales, le

*Vivi lu, te ne scongiuro*

du second acte chanté avec tant d'émotion par l'inimitable itubini (1), le divin « *al dolce guidami. . .* » d'Anna et en général tous les morceaux d'ensemble placent cette partition parmi les meilleures du répertoire. L'instrumentation, quoiqu'elle n'atteigne pas l'inspiration mélodique, est cependant excellente et bien soutenue. Les chœurs, parmi lesquels on doit distinguer le *Dove niai si andarono*, etc., donnent un fini tel à la partition que, dans les termes où en était le chanteur, elle ne laisse rien à désirer.

Ces tendances et ces aspirations sont encore plus marquées dans *Marino Faliero*. Sur (ou! ce drame s'étend solennelle et mystérieuse une ombre de l'ancienne Venise. La romance du gondolier, encadrée dans la symphonie, jadis chantée avec tant de suavité par Ivanoff, est pleine d'une grâce toute vénitienne. Le bol, dans le finale du premier acte, est véritablement de l'époque ; on y trouve un dialogue savamment écrit entre Faliero et Berlucci. — L'hymne de Faliero, chanté par les chœurs, est vraiment sublime. — La cavatine

*Di mia Patria, o bel soggiorno,*

qu'un exilé seul peut comprendre, vous émeut jusqu'au fond de l'âme; l'allégo où souffle un confort d'amour d'une sua-

(1) Qui n'a pas entendu Rubini dans ce morceau plein de grâce, de rêverie et de passion, ne peut, dit M. Seido, se faire une idée de l'« puissance de l'art de chanter.